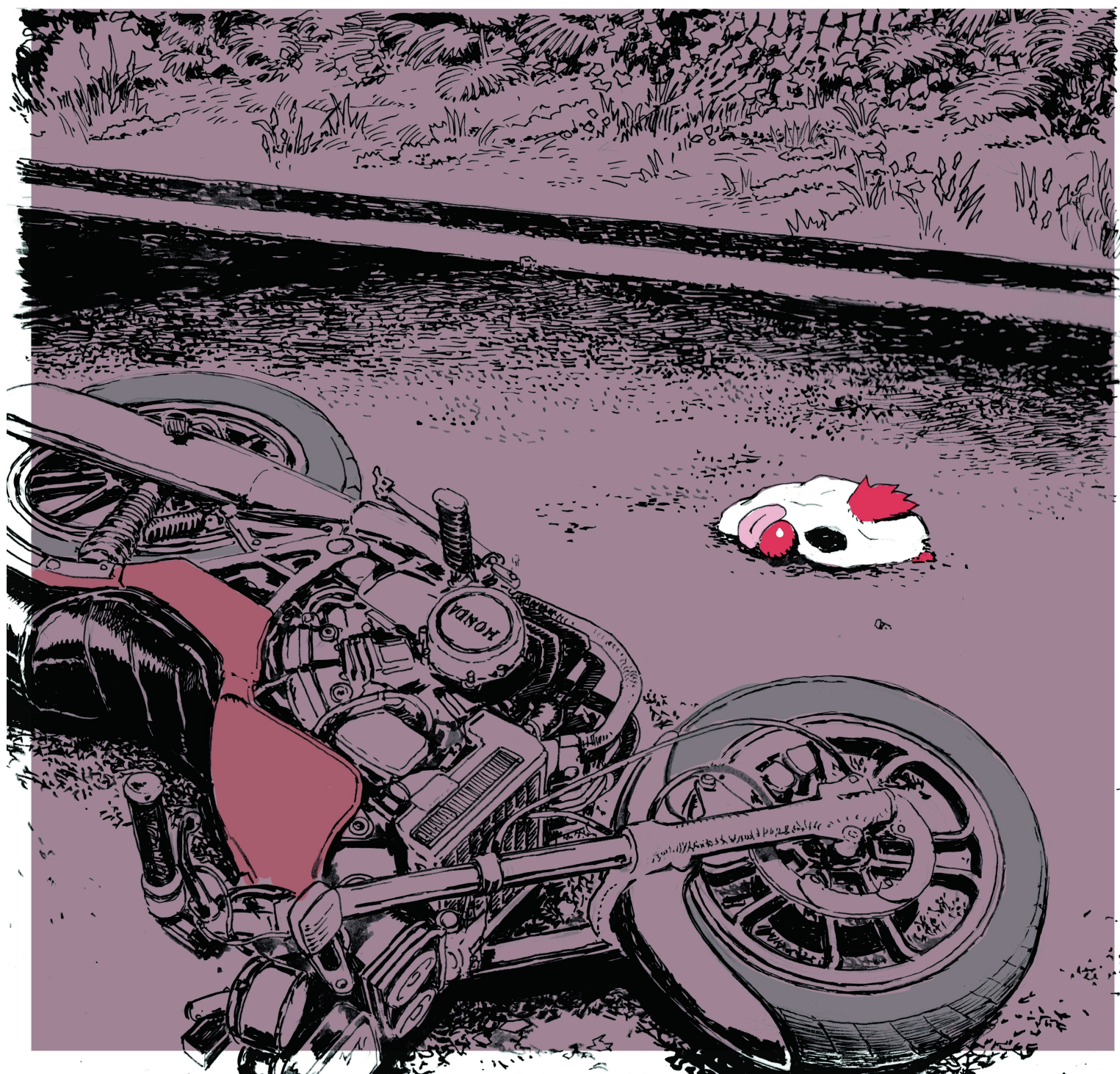


Marc Varence

# ENFOIRÉ!

roman



Marc Varence

Enfoiré !

© Marc Varence, 2026

ISBN numérique : 979-10-439-0252-9

Couverture : Steven Lejeune

**Librinova**”

[www.librinova.com](http://www.librinova.com)

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

« Rappelez-vous que si la Gestapo avait les moyens de vous faire parler, les politiciens d'aujourd'hui ont les moyens de vous faire taire. »

Coluche

À Enzo, mon fidèle compagnon...

## Mot de l'auteur

Le roman permet tout. Il peut bousculer les conventions, raviver les braises, rouvrir les plaies, dénoncer les salauds, ravalier les façades décrépites, choquer les bigotes, rassurer les complotistes, soûler les prétentieux et, dans le cas qui nous occupe, célébrer un anniversaire sordide.

Et si je n'avais pas extrapolé ? Et si ce roman se rapprochait davantage de la vérité que celle balancée au soir du 19 juin 1986 ? Les principaux protagonistes ayant disparu, de mort naturelle pour certains – les plus chanceux ou les plus taiseux –, il est aujourd'hui possible de s'en remettre à la pure fiction. Celle qui ouvre toutes les portes. Si le doute est permis, la liberté d'expression devrait l'être tout autant.

Seulement voilà, on ne parle pas de n'importe qui. J'ai beau changer les lieux, les noms, tout le monde fera le rapprochement. D'un côté, une frange de déçus, de résignés, de révoltés aussi, de miséreux, de nostalgiques, de motards, d'ouvriers, de collectionneurs de salopettes bleues, en clair, l'immense majorité des « gueux », nous toutes et tous nommés de la sorte par nos élites. Ceux-là applaudiront et soutiendront cet ouvrage. De l'autre, une majorité d'intellectuels germanoprats, de serpents venimeux, de femmes et hommes politiques, d'astronautes russes, de cyclistes dopés, de membres des services secrets, de jaloux de naissance, de frustrés. Ceux-là me traiteront de tous les noms d'oiseaux, alléguant à l'envi mon opportunisme pour écouler un maximum de livres. L'argent. Toujours l'argent. Ils m'accuseront de profaner une icône de l'humour pour devenir célèbre. Ils ne reculeront devant rien. Jusqu'à l'autodafé de ce « polar » sur la place publique ? Peut-être pas jusque-là. Et encore...

Pour engranger un max de blé ? Non, car la moitié de mes droits d'auteur sera intégralement reversée aux Restos du Cœur du 40 (Landes). L'autre moitié servira à rembourser mes frais (déplacements, site internet, URSSAF, commercialisation du livre, publication via la plateforme d'autoédition). Quant à

la célébrité, je m'en cogne royalement. Pas plus envie que ça, surtout pour les nombreuses obligations que cela entraîne. Les demandes incessantes de selfies ne constituent que la partie émergée de l'iceberg. On œuvre pour la postérité, non pour la célébrité. Si la reconnaissance de mon travail littéraire m'encourage à persévérer, j'affectionne le fait d'être poussé dans mes retranchements, de fixer de nouveaux défis, de lancer de nouvelles alertes. J'utilise mes romans comme des vecteurs d'idées, une manière de dénoncer autrement, symboliquement, astucieusement. Sans détour. C'est d'ailleurs là l'origine de cet ouvrage, court ovni rédigé à la vitesse d'un TGV. L'inspiration a jailli un soir d'octobre ou de novembre : « Incroyable, bientôt quarante ans qu'il s'est barré le mec ! » L'artiste dont il est question dans ces lignes ne serait-il pas l'un des premiers lanceurs d'alerte de l'ère contemporaine ? Il a su peser sur l'opinion publique, déranger les puissants, secouer tout un pan de notre société pour créer une association caritative omniprésente dans l'Hexagone. Un peu plus de quarante années se sont écoulées et la masse de pauvres n'a cessé de croître, s'infiltrant tel un miasme sournois dans les foyers de la classe moyenne. On ne crève plus autant de faim en 2026, mais une chose est évidente : quand on est dans la merde, on n'a pas d'autre choix que d'en bouffer.

**Didier**

# 1.

**Biarritz, vendredi 19 juin 2026**

C'est l'histoire d'un pote... Mon meilleur pote. Quarante ans ! Quarante ans jour pour jour que tu nous as quittés. Quatorze mille six-cent-dix jours, en comptant les années bissextiles. Une éternité. Je suis l'un des derniers de la bande. Et je souffre. Pas de maladie, ma santé est bonne, d'après mon médecin traitant. Je souffre de manque de fous rires, de soirées de déconnade, de vieux copains, je souffre de colère envers ceux qui l'ont éliminé, une haine devenue farouche, imputrescible, insondable, je souffre d'art censuré, de peur de froisser, je souffre d'impuissance, celle qui m'a toujours empêché de le venger.

Mille fois j'ai éprouvé le besoin de hurler, de désigner les coupables. Le plus loufoque, c'est que nous nous sommes connus un peu avant le tournage du film « Inspecteur la bavure », en 1979. J'allais fêter mes trente-neuf ans, le bel âge. Lui en avait cinq de moins. Si j'ai pu croire à une bavure pendant quelques années, j'ai changé d'avis. Pas d'erreur commise il y a quarante ans. Juste un assassinat méticuleusement programmé et exécuté avec tout le sang-froid du professionnel.

Vue sur le phare, l'hôtel du Palais, l'écume des vagues, je déguste mon café noisette dans le salon feutré au style rococo-chic de la pâtisserie Miremont<sup>1</sup>. Le mur fait de miroirs anciens reflète ma tristesse. Assis à la place du roi Alphonse XIII, cent-vingt ans plus tôt, je ne dispose plus de larmes, même mes pommettes ont disparu. Elles ont cédé la place à un lit de rivière meurtrie par assèchement. Mon ami s'appelait Michel Chiapucci, plus connu sous son nom de scène : Capuche !



En 1986, j'étais l'un des piliers. L'amitié, il la cultivait tous les jours. Il l'entretenait, la chérissait. C'était son moteur, son baromètre, son équilibre. Je me nomme Didier Lefebvre et ma vie approche du drapeau à damier. Éreinté. Résigné. Isolé. Je me trimballe en vieille chignole des années quatre-vingt : une BMW série 3 E30, pour les connaisseurs. Un bon vieux six cylindres en ligne qui ronronne toujours avec le même sentiment de puissance absolue. Je l'ai voulue rouge. Tout comme mon pote Mimi, j'aime la vitesse, l'accélération, la sensation de force virile lorsque je contrôle mon bolide en survirage. Jeune et véloce, j'ai participé à de nombreux rallyes. Nous partageons cette passion. Je suis né le 18 juin 1940, ça ne s'invente pas. Le jour de l'appel du général. J'ai donc quatre-vingt-six balais. Je ne représente plus aucun danger. Je peine à porter mes sacs de courses. L'arthrose me bouffe les doigts, les épaules, les hanches. Je suis un vieux réac aigri, bouffé par l'amertume. Je rejoindrai bientôt mon vieux Michel, resté dans les mémoires comme jeune fantaisiste qui parlait juste, haut et fort. Côté politique, je vous épargnerai tous les poncifs en la matière. Ancien gauchiste convaincu, je vote aujourd'hui à l'extrême droite. Un peu pour faire chier. Un peu pour foutre un bon coup de pied où je pense. Un peu pour clamer ma rogne. Un peu aussi pour sonner le tocsin.

Je ne suis pas un homme riche, bien que je ne manque de rien. Je suis l'heureux propriétaire d'une modeste etxea<sup>2</sup> à Saint-Pée-sur-Nivelle. Près du lac, près du centre, près des premiers contreforts des Pyrénées, près de tout, dans la plus belle région de France. Je n'ai aucune raison de me plaindre. Le succès, je ne l'ai que chatouillé, mais pas connu. Lorsque je croise les jeunes comédiens, la nouvelle génération de consommateurs de réseaux, ils me regardent comme l'on découvre un fossile : avec une ironie railleuse. Ils n'ont pas vraiment tort. Je vis avec la honte, celle de m'être couché il y a trente-cinq ans, le 11 juin 1991, le jour où quatre hommes m'ont accosté en pleine rue, en plein Paris grouillant de sa faune, au milieu d'une flore à l'agonie. Quatre malabars austères. Quatre encravatés au service de Sa Majesté de l'époque. De force, ils m'ont poussé dans leur bagnole pour m'emmener dans un lieu secret, quelque part en région